

## Édito

### Ce que la pandémie a révélé...

Ce n'est pas seulement un goût pour les anniversaires, bons ou mauvais, c'est plutôt un souvenir physique : il y a un an presque jour pour jour, le Covid-19, dont on ne pratiquait pas encore couramment le nom faisait subitement irruption dans nos vies et modifiait radicalement notre rapport au monde, au temps, au travail, au sport, à la culture, aux voyages. Souvenez-vous, l'hiver avait été sinistre, pas très froid mais pluvieux et venteux, et on aspirait au printemps. Depuis un gros mois, on entendait parler de ce « virus chinois ». TC y avait consacré un éditorial et deux articles dès le 6 février ; tous étaient alarmants. Pour autant, le confinement, avec sa violence, sa radicalité, nous a tous et toutes pris de court. Comment imaginer qu'on allait en quelque sorte « arrêter » le monde ? Souvenons-nous de ce silence quand les rues se sont vidées. Le « monde d'avant » est resté de l'autre côté, du côté du bruit, de l'agitation. Un an plus tard, nous sommes encore dans cet étrange « entre-monde ». Le miracle des vaccins conçus en des temps record est la promesse d'une sortie vers l'« après », même si nous sommes encore sous la menace de sursauts divers. S'il est trop tôt pour faire un bilan, il est des choses dont nous sommes déjà assurés ; il est probable que les transports aériens et le tourisme de masse auront connu en 2019 un pic qu'ils ne retrouveront peut-être jamais. La part de nos activités *via* Internet a considérablement augmenté – travail, démarches administratives, achats, culture – et dans la foulée s'aggrave ce qu'on nomme la « fracture numérique ». Restent les questions éthiques liées à la pandémie. Les pays riches peuvent nourrir un débat générationnel : on aurait sacrifié les plus jeunes pour protéger les plus âgés. Mais les conséquences du ralentissement des échanges avec les pays les plus pauvres sont autrement plus graves : 150 millions de personnes supplémentaires sous le seuil de grande pauvreté, des enfants retirés de l'école et mis au travail, des filles mariées précocement pour soulager les familles... Partout, le Covid est un révélateur d'inégalités... Pussions-nous avoir appris quelque chose car, dans le monde d'après, nous devons faire face à l'urgence climatique et à des dilemmes similaires.

CHRISTINE PEDOTTI

## Le Printemps arabe a ouvert une porte

Dix ans après les révolutions et mouvements populaires au Moyen-Orient, le bilan reste mitigé. Si des dictateurs ont été chassés, certains pays ont été meurtris par une grande violence répressive et les avancées sociales et politiques sont faibles, voire inexistantes. Pour autant, Didier Billion\*, directeur adjoint de l'Institut de relations internationales et stratégiques, voit quelques signes d'espoirs.

### Dix ans après, que reste-t-il des révolutions collectivement appelées Printemps arabe ?

C'est un anniversaire important, parce que l'ébranlement de l'ordre régional reste un marqueur, même si les résultats concrets ne sont pas du tout à la hauteur des espoirs soulevés il y a dix ans par les peuples de la région. La Tunisie et l'Égypte avaient renversé leurs dictateurs en quelques jours, des mouvements sociaux très importants avaient secoué la Libye, le Yémen, Bahreïn, la Syrie... Mais, au final, le bilan n'est pas terrible, parfois régressif. Dans certains pays, il y a eu des contre-révolutions, des massacres. Les appareils d'État ont utilisé tous les moyens, y compris les plus ignobles, contre leur propre population. La Syrie est probablement le pays le plus martyr. En Libye, c'est l'anarchie totale, avec la multiplication de milices lourdement armées. Le Yémen est à feu et à sang, et la situation y a été aggravée par l'intervention saoudienne. En Égypte, aucune des revendications sociales n'a été satisfaite, la situation économique a empiré et le niveau des libertés est plutôt en régression par rapport à l'ère Moubarak. Au Maroc, tout a été vite étouffé, car le roi a récupéré le mouvement.

### Pourquoi, en 2019, les soulèvements ont-ils continué ?

La séquence politique ouverte en 2011 n'est pas refermée, parce qu'aucune des raisons fondamentales qui avaient poussé des centaines de milliers d'hommes et de femmes à descendre dans la rue n'a été réglée. L'Algérie, le Soudan, l'Irak, le Liban ont connu huit ans plus tard une nouvelle déclinaison de ces processus de contestation. L'Égypte a connu aussi des mouvements de moindre ampleur, mais très durement réprimés par Al-Sissi et sa clique. On retrouve dans tous ces pays le même triptyque : le besoin de justice sociale, car les gens veulent une meilleure répartition des richesses, l'exigence démocratique, car les citoyens veulent pouvoir choisir, et enfin la recherche de dignité, car les peuples veulent être respectés. La pandémie a suspendu ces mouvements, mais, tôt ou tard, ils reprendront. Les contradictions sont restées identiques.

### Peut-on sortir de l'alternative entre un régime autoritaire et un régime religieux ?

Mon hypothèse est que la capacité de l'islam politique à capter et à récupérer ces mouvements n'est plus aussi marquée qu'il y a dix ans. En 2019, au Liban, en Irak, au Soudan et en Algérie, les partisans de l'islam politique n'ont pas eu de rôle. À Alger et à Oran, ils ont même été écartés des manifestations. Il y a une sorte de maturation, notamment parmi la jeunesse, qui n'en peut plus des régimes de dictature et qui ne veut pas non plus tomber sous la coupe de l'islam politique. C'est une nouveauté, mais elle est non achevée. Les Frères musulmans n'ont pas disparu de la scène, mais ils ne sont plus dans le même rapport à la population.

### Quels signes d'espoir voyez-vous ?

Il y a quelques touches positives. Au Soudan, en 2019, le peuple a réussi à détrôner son dictateur et, depuis, le pays a mis en œuvre un processus de transition peu médiatisé. C'est fragile, contradictoire, il y a eu des morts, mais pas de déchaînement général de violence. La Tunisie connaît une avancée considérable, au prix de mille difficultés et contradictions. Tout cela dans une situation de misère et de difficultés économiques évidentes. En Algérie, l'armée est toujours là, mais le peuple a quand même empêché Bouteflika de se représenter pour un cinquième mandat. Et, depuis trois semaines, des manifestations agitent les grandes villes algériennes. Quant aux Égyptiens, ils restent confiants et se disent : on a réussi à virer Moubarak, on pourra faire la même chose avec Al-Sissi ou ses successeurs. Quand ? Personne n'en sait rien. En Syrie, dans la ville de Deraa, d'où étaient parties en 2011 les premières manifestations, réprimées dans un bain de sang, dès que Bachar el-Assad a desserré l'étau, il y en a eu de nouvelles. Cela prouve que cette énergie, cette volonté de changer est encore là.

*Propos recueillis par  
GUILLAUME DE MORANT.*

\* *Géopolitique des mondes arabes*, Eyrolles, 2<sup>e</sup> édition.